

nir l'exécution des ordres donnés, sans faiblesse et sans une sévérité outrée ; tout cela constitue une espèce d'art qui ne peut guère être le fruit que d'une assez longue habitude ; et il semble que les travaux de la robe ; malgré tous les avantages qu'ils donnent sous le rapport de la connaissance du cœur, ou plutôt, des vices des hommes, constituent une mauvaise préparation pour cette partie de la tâche d'un agriculteur.

Dans l'état militaire, au contraire, les hommes sont parfaitement bien placés pour acquérir l'art du commandement, l'esprit d'ordre et la ponctualité dans l'exécution des diverses opérations, forment d'ailleurs un des principaux attributs d'un bon officier, comme d'un habile cultivateur ; et comme, dans cette profession, l'esprit s'habitue à l'observation des détails d'exécution matérielle, qui constituent l'une des branches importantes du service, comme les militaires sont toujours à portée, dans leurs fréquents voyages, d'observer les pratiques agricoles des différents pays, et de se dépouiller ainsi des préjugés de prédilection pour un système ou pour un autre, il est certain qu'il est peu d'occupations dans la vie sociale qui préparent mieux un homme à la pratique de l'agriculture ; et lorsqu'un officier supérieur aura fait preuve de talents dans sa profession, je pense qu'il arrivera bien rarement qu'il ne forme pas ensuite un agriculteur distingué, s'il se détermine à se placer lui-même à la tête de son affaire, et s'il veut se donner la peine d'en étudier et d'en diriger les détails.

M. DE DOMBASLE.

La reproduction de ces articles, remarquables sous tant de rapports, nous ont paru devoir rendre service à bien des lecteurs. Même celui qui aura cultivé toute sa vie y puisera des renseignements précieux et trouvera, peut être, dans ces écrits la raison de son manque de succès.

Pour la Semaine Agricole

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXXIV.

CONVERSATION ENTRE PROGRÈS ET ROUTINEAU.—EMBARRAS DE ROUTINEAU.—CE QUE C'EST QUE M. ROBIN, ANCIEN USURIER.—ROUTINEAU EMPRUNTE DE L'ARGENT.—COMMENT GROS LOUIS COMPREND LE DEVOIR.

Progrès alla donc trouver son voisin Routineau et lui dit que de nouveaux arrangements qu'il venait de prendre

avec M Blanchard, l'obligeaient à lui demander une partie du prix des terres qu'il avait achetées de lui ; qu'il n'avait cependant pas besoin de cet argent tout de suite, mais que, venant de faire un marché avec des ouvriers pour la construction d'une nouvelle étable, il avait pris avec eux des termes pour les paiements, et qu'il désirait que lui, Routineau, rencontra ces termes.

—Comment, dit Routineau tout embarrassé, c'est donc vous qui payez pour faire bâtir cette étable ! Je croyais que c'était M. Blanchard.

—Oui, c'est moi, mais mon maître me remboursera.

—Eh ! bien, pourquoi avez-vous besoin de votre argent ?

—Parceque, comme je viens de vous le dire, j'ai pris de nouveaux arrangements avec M. Blanchard, et d'après ces arrangements, c'est moi qui dois faire les avances pour la construction.

Ce n'est donc pas assez que vous fassiez de si grands frais pour la culture, il faut encore que vous fassiez des constructions ; mais ça ne s'est jamais vu !

—Peut-être, mon cher voisin, mais j'ai préféré faire les avances et avoir des étables telles qu'il m'en faut.

—Vous êtes bien généreux, voisin.

—Je le suis moins que vous ne le croyez, d'abord, mon maître me paie cinq pour cent de l'argent que j'emploierai, et j'espère bien retirer davantage en profit sur le bétail que j'y logerai pour faire consommer mes fourrages et mes betteraves. Vous voyez que je n'y perdrai pas.

—Mais vous auriez encore plus d'avantage à vendre vos fourrages, et pas tant d'embaras ; ça sera sérieux d'avoir autant d'animaux à soigner.

—C'est vrai, mais avec quoi ferai-je du fumier ?

—Avec votre foin, comme autrefois.

—Ce sera bien pour une année, mais ensuite ?

—Ensuite, tant que vos terres voudront vous donner du trèfle, vous empêcherez ce profit : après, dame ! vous ferez comme autrefois.

—Eh ! mon cher Routineau, si je suivais votre conseil, j'aurais vite ruiné mes terres, et comme je viens de faire un bail à prix d'argent, et pour 18 ans, je serais peut-être bientôt embarrassé, pour payer ma ferme.

—Quoi ! vous avez fait un bail à prix d'argent ?

—Oui, voisin.

—Et si vous avez de mauvaises années ?

—J'en aurai peut-être des bonnes aussi, l'une compensera l'autre ; mais j'espère bien que je n'aurai pas d'assez mauvaises années pour ne pas payer ma ferme. J'espère que lorsque mes blés ne seront pas très-beaux, mes fourrages et mes récoltes sarclées

seront meilleures, et alors j'aurai plus de profit sur mes bestiaux, que j'augmenterai encore, et mon tas de fumier s'en trouvera tout fier, ce qui me promettra une meilleure récolte, pour l'année suivante.

—Vous arrangez les choses, à votre manière, mon cher Jean ; mais pensez que les récoltes diminuent ; que chaque année, elles deviennent moins bonnes ; voyez comme celle de cette année, par exemple, sera petite. L'herbe a tué le blé. Je gage que je n'ai pas quatre fois ma semence dans les terres que vous m'avez vendues.

—Moi, je compte bien l'avoir au-delà de dix fois, dans mon blé que j'ai semé sur trèfle.

—Ça se peut bien ; car il est bien beau ; mais c'est une fois par hasard, et il ne faut pas compter là-dessus, et vous avez semé si peu d'avoine, que vous n'aurez pas votre provision.

—J'espère que oui ; mon avoine de défrichement est très belle, et quoi que je n'en aie pas semé très grand, j'aurai un bon profit.

—Je vois que vous avez réponse à tout, et puisque vous voulez vous ruiner, ruinez-vous. Quand vous faut-il votre argent ?

—Il me faudra le premier paiement aux environs de la Toussaint ; le second, dans le courant du printemps, et le troisième, en juillet ou août.

Routineau fut un peu vexé de se voir ainsi pressé. Il avait compté que Progrès ne lui demanderait pas de sitôt cet argent. Quant à l'intérêt, il espérait pouvoir le payer après la moisson. Mais on était à la veille de la commencer, et il était facile de voir que sa récolte serait au moins aussi mauvaise que celle de l'année précédente. De plus, la belle vache qu'il avait achetée de Progrès était loin d'être bonne, et Françoise ne portait guère de beurre au marché. Pour comble de malheur, le printemps qui avait été très humide, avait donné la pourriture à ses brebis ; leurs petits étaient morts, et il y avait à craindre de voir les mères mourir aussi. Puis, son fils qui était au séminaire, lui coûtait bien cher aussi, et Françoise était obligée, de temps en temps, de payer les dettes de ses vacances. Enfin, Adolphe, bien qu'il commençât à gagner un peu d'argent, n'en avait jamais assez.

Après le départ de Progrès, Routineau vint se rasseoir, le coude appuyé, sur la table et la tête dans ses mains. Françoise qui n'était pas accoutumée à le voir si pensif, l'interrogea.

—Qu'as-tu donc, cher Pierre ?

—J'ai, j'ai..... je suis dans l'embaras.

—Qu'est-ce qui t'embarasse ?

—Qu'est-ce qui m'embarasse ? Progrès me demande le paiement de ses terres.

—Comment ! il t'avait dit qu'il